

*Frère humain* L'Amourier éditions 2012

par Yves Ughes (Basilic, N° 42 septembre 2012)

Il est des mots difficiles à placer tant ils se sont usés dans le cours tumultueux de la langue qui, va, inlassablement... tels "L'Amour" "La Mort", pôles de chair sur la page devenus impalpables, parfois insipides.

Il revient à la poésie de leur redonner corps et vie, densité. Sylvie Fabre G. redonne ici vie au mot "mort" et *son pays met la mort/dans ses mots*. Psalmodié comme un thème de chœur, il entre en nous avec une force lancinante, il s'y installe comme un nœud gordien, impossible à dénouer tant il acquiert au gré des poèmes une puissance physique, un impact charnel. Chaque texte voit le mot émerger; la lutte d'emblée s'est installée: *Elle cherche le mort/le trouve sur la page, prodigieux/tant de blond allié à tant d'air*. On ne peut lire ce texte sans penser qu'il prend naissance *dans l'intime expérience de la fêlure*, mais la poésie n'est pas déversement, déferlement autobiographique. La poésie travaille la douleur en la mettant à distance, et la douleur n'en est que plus intense. La poésie est aussi dépassement, tout au moins tentative de... car la déflagration de la douleur n'est pas sans interroger la langue: *les mots suffisent-ils pour regarder/ce qu'ils ne voient pas?*

C'est bien de cela qu'il s'agit: d'un corps à corps entre la langue et l'absence, la disparition, le vide laissé, entre les mots et le trop-plein de souffrances. Et rien, d'avance n'est gagné. Le texte ne peut que s'avérer incertain: *le poème s'ouvre et se ferme/n'attrape rien*. La lutte pourrait bien être perdue d'avance, et la *mort*, perdant un "r", pourrait bien se défaire une fois de plus dans le *mot*.

Mais existent tous les autres, et notamment ceux qui, du fond de leur cellule, ont attendu leur dernière heure, la crainte nouée dans leurs entrailles. Ceux-là ont su trouver la scansion des mots essentiels. À l'instar de François Villon, nous sommes dans un cachot obscur et suintant, et l'aube s'avère fatale; nous retrouvons alors comme lui les mots qui nous lient aux autres, à la chaleur de vivre, malgré tout, avec eux, par eux, en eux. Se formule ainsi une union qui traverse les siècles: *Frères humains...*

Sylvie Fabre G. reprend avec force l'expression, et la singularise. Elle se place ainsi dans le sillage de Villon et son texte vrille la terre et les corps *Quand de la chair que trop avons nourrie/ elle est pièce à dévorée et pourrie...* Son texte avance vers une plaie interne qui n'en finit pas de palpiter et de se dérober *dehors l'hiver/ et dedans la chambre funéraire/gèle la mortelle demeure*. Cette torsion acquise par des mots en douleurs tressés tient de l'intenable et arrache des cris venus des profondeurs. *Frère humain*. Un appel, un livre qui demande la présence des autres. Qui suscite aussi une quête de la vie, de son essence que vient compléter cet autre volet du livre *L'autre lumière*. Capter l'intensité de l'existence, son opacité et ses miracles... il s'agit, là encore, d'un art poétique: *Savoir où fixer son regard. Ordonner cette quête, quitter le tourbillon de lumière et de nuit qui nous enferme*.

Et les mots ne failliront pas. Ils seront à même de mettre simplement en œuvre le *désir de durer*.

*Dans l'expérience intime de la fêlure... sauver signifie simplement parvenir/à continuer un peu plus loin. En aucune façon guérir ou rédimer.*

Avec ce livre fort et complexe, Sylvie Fabre G. tente la très difficile épreuve d'écrire sur ou plutôt à partir (mais est-ce même cela) de la mort d'un tout proche, son frère, Jean-Louis, dont on comprend au cours des pages que s'il ne s'est pas suicidé, il est sans doute mort de ce qu'on appelle pudiquement un problème d'alcool.

Comment dire le chagrin, comment dire l'infini et taraudant questionnement de cette mort-là? C'est tout l'enjeu de ce livre qui me semble marquer une rupture ou une évolution dans l'écriture de Sylvie Fabre G. en ce sens qu'elle est confrontée plus avant encore à l'impossibilité de dire et surtout qu'elle semble sans recours alors que dans ses livres précédents l'espoir, de nature spirituel, infusait tout le texte.

Le recueil au demeurant est fait de deux ensembles, ce nouveau livre, *Frère humain* et *L'Autre Lumière*, une réédition d'un texte de 1995, paru alors aux Éditions Unes et épuisé. Ce sont vraiment deux mondes qui semblent presque opposés à la manière de ce que j'écrivais à l'instant. *L'autre lumière* d'un côté et *Frère humain* de l'autre, frère humain qui fait mordre la poussière aux certitudes même fragiles, qui remet en cause l'équilibre et celui de la langue en premier lieu.

Langue perdue mais aussi langue rassasante, celle qui serait, si l'on suit l'un des deux exergues du livre, une voix – sans personne (Tardieu).

Et ce que cherchant cette voix, cette présence disparue, Sylvie Fabre G. trouve en premier lieu et de façon récurrente, c'est l'enfant blond que fut son frère : *elle cherche le mot / le trouve sur la page, prodigieux / tant de blond allié à tant d'air* (p. 19) mais dès la chute de ce premier texte on sait de quoi il en retourne : *sa parole n'est que rais // de poussière*.

Il semble bien y avoir des mots *poudre fragile [mais sont-ils] sursis ou rien* (p. 22) ; car *ils ne font pas l'œil / bleu, ils restent à la pente / où tout floconne, s'ennuage*.

Sursis on ne sait, mais illusion non. Tout l'enjeu des poèmes et tout le drame du livre est là : tenter de remonter au jour des mots pour former une sorte de corps d'absence, par la langue. *Le futur de la main qui lâche, la parole rompue*. Le livre dit bien le resurgissement permanent de la douleur et des images, de la présence absente : *La pensée va, et vient à ce qui revient / entre l'en-haut et l'en bas trouve / le corps, le nom, l'humain / tant d'invisible que les mots / ne pèsent pas plus que les nuages de neige* alors que *vivre et écrire ont en contrepoint mourir* (p. 31).

Vient une seconde partie au titre énigmatique : *Quelle parole n'est pas voix d'extinction* : il semble que Sylvie Fabre G. approche ici davantage l'homme adulte que fut son *frère humain / Mort de mélancolie*. Et toujours l'oscillation, presque diastole/systole entre une tentative de dialogue, via un tu, des questions au disparu et les constats brutaux : *le poème telle l'urne / s'ouvre et se ferme / n'attrape rien*. (p. 40).

Puis le cycle du livre, du deuil peut-être s'achève avec une troisième partie, brève, *Neige la mort*, la neige, un thème qui court dans tout le livre : échec sans doute de la tentative de dire, mais échec partiel car les mots ont réussi à dresser aux yeux du monde un frêle tombeau pour Jean-Louis : *la neige recouvre les mots // d'une neige l'autre/garder au mort sa voix en bas // la délivrance / n'est pas dans le poème*.

## Voix de silence sur la page

par Angèle Paoli (site Terres de Femmes, octobre 2012)

Recueil dédié à son frère Jean-Louis, décédé durant la nuit d'un 31 décembre, le dernier recueil de Sylvie Fabre G., *Frère humain*, placé sous l'égide de François Villon, est " prière d'énigmatique souffle ". Énigme de la mort, énigme du poème. Souffle en retrait chez celui qui quitte ce monde, souffle de vivant qui anime la page.

Composé de trois parties, à la fois distinctes et proches – *En bas, l'en-haut, Quelle parole n'est pas voix d'extinction, Neige la mort* –, *Frère humain* est suivi de *L'Autre lumière*, recueil publié par Jean-Pierre Sintive, bien des années auparavant (1995) aux Éditions Unes (aujourd'hui disparues). Sans doute cette remontée vers le temps de *L'Autre Lumière* était-elle nécessaire à Sylvie Fabre G. pour renouer avec sa propre vie, avec sa vérité profonde, car *après le deuil la lumière est nue, sans traces qui nous fondent*, et parce qu'il faut bien, après la disparition d'un être cher, reprendre place. Retrouver la ferveur qui porte vers la lumière. Mais ce retour vers *l'autre lumière* n'est possible que si la poète parvient à restituer la voix du frère défunt, à la faire entendre et résonner en soi, au-delà de l'absence, par-delà le silence. Elle cherche la voix du frère dans la sienne, brode sous ses mots le prolongement de la voix de l'absent.

*Quelle est ta voix*, questionne Sylvie Fabre G. s'adressant au frère disparu. Parfois *l'abeille de sa voix encore / bourdonne au suc de l'inachevé*. Alors se produit le miracle :

*Ta voix brille dans mon oreille*

*vive comète, elle n'a plus mal à la vie  
étoile morte...*

*Ta voix trouve trace dans la mienne, écrit-elle encore.*

Et c'est l'enfance qui surgit sous les mots du poète, enfance rebelle du *moineau étranglé* qui ouvre le recueil. Car déjà, au cœur de l'enfance, solaire pourtant, gît la mort. Au cœur de la lumière se dit la poussière, annonciatrice des cendres disséminées à la volée vers le ciel. La vie ne comblera pas la soif d'absolu qui habite le frère aimé, ce *moineau du refus*. Mais comment comprendre que sous le visage du défunt se cache *l'enfant blond de malice*? Sous l'asphyxie de la mort, la flamboyance de l'enfant? Puisque, au-delà de la mort, la vie continue, que la nature indolore poursuit sa route et que le temps aveugle oublie l'absence. Le mystère persiste, de l'homme changé en cadavre, du *poème qui fuit maintenant / l'altitude d'une parole*.

*Perdu visage de vie coulé en visage de mort.*

Tout au fil du recueil se dit la quête obstinée du poète jusqu'à effacement du *je*. Quête qui se poursuit *d'un visage l'autre*, de l'enfance à la mort ou qui tente de faire revivre, sous le *masque du mort*, le visage de l'enfant d'hier. Travail de mémoire qui se heurte à l'énigme de l'incompréhensible dont l'écriture cherche à se saisir :

*Elle cherche le mort  
le trouve sur la page.*



Jusque dans l'intime des choses – gel, pierre, herbe rase –, le vide est partout insondable. L'espoir semble avoir déserté la vie. L'univers du poète et de son frère baigne pourtant dans une même lumière – neige, ciel, sapins, montagnes, flocons, nuages. Mais que peuvent ces *floconnements* contre la disparition? À l'errance du frère qui glisse sous le froid se lie l'impuissance des mots à rattraper la vie, à en recréer l'espace, à rendre à la neige sa consistance. Et les mots du poème, quel sens en attendre, pour quelle résurrection? Ils trébuchent eux aussi sur le vide, rupture et rejet qui mettent le sens en suspens.

*Le poème tel l'urne  
s'ouvre et se ferme  
n'attrape rien.*

Chaque poème est donc cette *urne* où recueillir ce peu qui reste de l'autre, images d'extinction qui gagnent la parole et les vers, *quelques braises/où le sens asphyxié s'émiette*.

Le titre du recueil cogne à la mémoire – *Frère humain* –, se heurte et interroge, qui cherche à mettre en résonance sens individuel et sens collectif. Car, derrière le frère aimé et défunt, n'est-ce pas l'homme universel qui puise ici sa source, et que la poète interpelle?

*Peut-être as-tu vécu, frère humain  
comme tous les tiens avant toi  
sans jamais savoir  
quelle est ta voix et où elle va...*

Il faut pourtant trouver les mots pour comprendre l'expérience de la fêlure et l'accepter. Poème après poème, la poète interroge le frère, le questionne, unique moyen pour elle de poursuivre le dialogue sous l'absence. En amont de la mort, en effet, bien après qu'eurent été atteints les *sommets de l'enfance*, se lit la fêlure de la vie. Les poèmes rassemblés sous le titre *Quelle parole n'est pas voix d'extinction* évoquent l'alcoolisme, mal dont s'est épuisé le frère. Par trois fois répété de manière anaphorique, le vers *Ton corps buvait* scande le poème d'ouverture. À la *soif jamais étanchée* de l'enfance, l'adulte que la mélancolie originelle laisse inconsolé, répond par l'ivresse de l'alcool. Mais l'alcool ne tient pas sa promesse et, si *chaque gorgée est d'espérance*, le pays où vivre n'existe pas. Le poème lui-même est impuissant à porter secours et à apporter réponse à l'être en perdition :

*Poème dépose les armes  
la parole en lieu d'échouage  
où va l'homme?*

Parfois l'en-haut et l'en bas se rejoignent dans l'infini de l'immobile et du silence. La nature, la neige, la montagne sont autant de forces qui raccrochent l'être à la vie. Et le néant – le rien –, sublimé par le monde dans lequel évoluent l'un et l'autre enfant, baigne chacun – le frère et la sœur – dans le souvenir de ce qui fut. Qui aide à vivre. Et c'est sans doute par la montagne que se crée le lien; c'est par elle que filtre un espoir dans la relation que celle-ci entretient avec l'*irrévélé*, c'est par elle que s'abolissent les extrêmes et que se rejoignent l'en bas et l'en-haut :

*Telle la mort, la montagne  
s'accorde à l'irrévélé  
elle relie adieu et lumière  
l'en bas et l'en-haut*



Troisième partie de *Frère humain*, *Neige la mort* est une mélopée constituée de quelques poèmes, lallations par-dessus la douleur. Comment traduire le lent floconnement, régulier, impalpable, sinon en suscitant la litanie de la neige. *Neige la neige* ramène avec elle les espiègleries de l'enfance hors d'atteinte, sa forme figée désormais par le froid hivernal. Derrière la mort revient l'hiver, d'une *neige l'autre* et c'est toujours la même énigme des mots impuissants à joindre les espaces, à apporter réponse et apaisement :

*la délivrance*

*n'est pas dans le poème*, confie Sylvie Fabre G. Pourtant les mots sont là qui, à leur tour, tirent la langue à la mort, *un souffle de neige/engendrant les mots, voix de silence sur la page.*

*Neige la neige*

*dans le poème*

*la mort neige*

*et la voix.*

*Ce lent égrènement du chant nous ouvre à l'autre lumière.*

